

Freud (Sigmund)
Autonomie (Représentation)
Représentations (Substitutions, variabilité, polyvocité)

Publié :

« Autonomie de la représentation : Freud » in Simon Harel (dir.); *Résonances. Dialogues avec la psychanalyse*, Liber éditeur, 1998. p. 289-312.

L'autonomie de la représentation: Freud

Le statut de la conscience

comme si l'esprit [...] était un milieu absolument perméable aux rayons du réel et non point réfringent ou troublant¹.

Freud avait une méfiance profonde envers la philosophie: la conscience ne se connaît pas elle-même. Est-ce que notre compréhension du monde inclut une compréhension de soi ? Freud renverse la perspective: il ne s'agit pas d'inclure le monde dans la conscience mais de ne pas perdre de vue qu'il s'agit toujours d'une conscience dans un certain monde² Freud, en décrivant la vitalité de notre vie psychique, nous a révélé pour une part la nature de ce monde. Si l'être est une histoire qui se raconte à notre insu, l'inconscient est le «texte»de cette histoire.

Ce qui reste inconscient c'est que l'humain, être symbolique, évolue parmi les représentations: nous méconnaissions «le caractère particulier de notre organisation³» Ainsi l'être humain qui s'observe dans un miroir ne se voit pas. Il construit une image

¹. Nous n'indiquerons que les renvois à l'œuvre de Sigmund Freud. Délire et rêves dans la « Gradiva » de Jensen. Trad. M.Bonaparte, coll. Idées, Gallimard, p. 172.

², « Notre appareil psychique est lui-même partie constituante de cet univers que nous avons à explorer » L'avenir d'une illusion. Trad. M.Bonaparte, PUF, 1991, p. 80.

³. Ibid., p. 80.

sociale avant de se donner une expérience de lui-même en tant qu'être de pensée et de représentations. Chez Descartes le *cogito* est le lieu de l'expérience même de l'être, il révèle la pensée comme expérience ontologique. Chez Freud la vie psychique est un impensé, celui des limites de l'individu et de sa conscience, son analyse révèle un vide ontologique au cœur des représentations.

La critique en la croyance d'une «toute-puissance des pensées», comme «surestimation de l'influence que nos actes psychiques, ici nos actes intellectuels, peuvent exercer sur le changement du monde extérieur⁴ », n'implique pas seulement le névrosé, le primitif, mais aussi le philosophe qui n'a pas rencontré son impensé. «Le problème de la nature de l'univers considérée indépendamment de notre appareil de perception psychique est une abstraction vide⁵» Pour Freud, les préoccupations philosophiques, lorsqu'elles ne quittent pas leur mythologie intellectuelle, restent des préoccupations narcissiques: la régression narcissique implique un retrait sur l'image du moi, mais aussi sur le système de représentations duquel je retire satisfaction: narcissisme intellectuel⁶. C'est le narcissisme de qui se complaît *dans sa tête*, satisfait de son image du monde et de lui-même, qui attend peu des autres. La conscience cartésienne et son sujet auto-créé relève de ce narcissisme. Aujourd'hui encore la conscience éprouve une blessure narcissique majeure de se découvrir formation substitutive et périphérique.

Car cette conscience semble par définition auto-donation. Quand j'ai une pensée je sais en même temps que j'ai cette pensée, elle se donne à moi dans l'immédiateté et l'intégrité de ce qu'elle est. Il semble ainsi que je ne peux avoir mal sans éprouver une douleur, sans savoir en même temps que j'ai mal. Il semble qu'une douleur non éprouvée n'existe pas. En fait **la conscience est constituée de représentations qui ne se donnent pas pour ce qu'elles sont, qui ignorent leur condition de possibilité**: la conscience est

4. L'homme Moïse et la religion monothéiste. Trad. C.Heim, coll. Folio, Gallimard, 1986, p. 212.

5. L'avenir d'une illusion, p. 80.

6. « Animisme, magie et toute-puissance des idées », Totem et tabou. Interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs. Trad. S.Jankelevitch, Payot, 1980, p. 105.

aliénée, et pourtant se croit indépendante du cadre culturel et symbolique dans lequel elle exerce sa réflexivité.

Comme si le miroir pouvait construire une image, comme si l'auto-réflexion pouvait conduire à la perception de l'identité propre. La culture, le langage sont des miroirs dans lesquels on voudrait toujours s'inscrire ? Malgré la trahison des mots et des images ? La psychanalyse est plus actuelle que jamais, lorsqu'il apparaît que l'aliénation est notre façon de nous inscrire, de nous constituer comme sujet. Quand l'expérience est constituée par une logique du simulacre — quand nous sommes tous habités par l'illusion.

L'esprit réfringent

L'écoute freudienne ce n'est pas tant repérer des lacunes, des substitutions — c'est d'emblée appréhender la forme du discours. Ce que Freud a appelé, usant d'une métaphore optique, son indice de réfraction⁷. Dans le modèle cartésien, l'intériorité est d'abord une obscurité absolue où je ne manquerais pas de voir s'allumer une lumière. Une lueur ne saurait s'y manifester sans y être vue: quand je pense je le sais et je me comprends. Mais Freud nous déclare aveugle: parfois je ne me comprends pas, tout simplement parce que je ne sais même pas que je pense. Il nous invite à penser le langage comme un vaste dehors partagé dans lequel viennent se constituer les significations et les sujets. Au lieu de dire: nous possédons tous une intériorité, une profondeur, où réside notre vérité, — nous devrions dire: nous sommes des accidents sur la surface d'un tissu à la fois symbolique et social, nous sommes des entités sans profondeur dans un espace à la fois psychique et matériel.

Être normal ou sain d'esprit ne dépend pas d'une saisie du réel mais d'un rapport au langage et d'une expérience de soi. La psychanalyse requiert une mise en suspens (une

⁷. « Tout ce qui peut devenir objet de perception interne est virtuel, un peu comme l'image dans une longue vue. Nous pouvons comparer nos systèmes, qui ne sont point psychiques par eux-mêmes et que notre perception psychique ne saurait atteindre, aux lentilles qui projettent l'image. La censure entre les deux systèmes correspondrait à la réfraction lors du passage des rayons dans un nouveau milieu. » La Science des rêves. Trad. I. Meterson, PUF, 1950, p. 497.

réduction) du réel, elle veut saisir la contrainte interne au langage et aux représentations, — par opposition aux contraintes extérieures. C'est ainsi que Freud opère des déplacements systématiques: de la chose à sa représentation, du traumatisme à son refoulement. Ce qui lui a valu un certain nombre de critiques: en premier lieu, il aurait vu qu'il y avait un élément de vrai dans les scènes de séduction que racontent les hystériques, mais avait choisi de l'ignorer pour des raisons personnelles in-analysées. Ce qui l'aurait conduit à ne pas toucher au refoulement. D'où la deuxième critique: il n'y a pas de lien causal entre le refoulement et le symptôme, puisque le refoulement n'est révélé que lorsqu'il est levé. C'est pourquoi Freud ne préconise pas l'élimination du refoulement comme cause, mais plutôt la dissolution du lien causal lui-même.

Il semble que la critique de ces déplacements, dans leur effet d'évasion du réel, a manqué le nœud du problème: la critique que Freud adresse au statut de la représentation. En effet, contre les discours lacunaires, meurtris par la censure, criblés, ... nous sommes continuellement portés à restituer un discours plein, pur produit d'une croyance dans la puissance de la re-Présentation de redoubler effectivement le réel, lequel est considéré comme Être monolithique, immuable et inaltérable. C'est ainsi que nous restons fascinés et ne pouvons renoncer à combler les lacunes et à convoquer cette présence: description exhaustive, histoire linéaire, — nous pouvons difficilement renoncer à faire l'histoire du refoulement, à en reconstituer toute la pesanteur.

En fait, Freud occupe une position paradoxale: la psychanalyse met en suspens le réel (qui n'est plus que représentation) tout en cherchant à échapper au langage binaire de la référence [comme nous le verrons. Elle critique cette puissance de la parole et en même temps utilise le leurre de cette puissance. Elle utilise ce leurre sans avoir la certitude de pouvoir s'en dépendre elle-même.

Le pouvoir de la parole

La souffrance anonyme

Dans ses premiers travaux, Freud concevait le traumatisme comme un récit caché, comme une représentation qui doit être mise en lumière. Pourtant rien ne dit que le trauma soit de l'ordre du représentable. C'est justement la fonction de la mémoire de constituer des représentations, de reléguer les événements dans un passé dont elle garde la clef. Face à l'événement traumatique, ce n'est pas seulement la mémoire qui aurait fait défaut, mais tout le système psychique auquel l'événement s'impose: ce système, trop faible pour absorber l'événement, doit le différer. Cet événement — faute de devenir une représentation dans la conscience, un contenu de la mémoire, ... — va affecter la forme même du système et infléchir le développement de l'individu. Au lieu d'haïr un agresseur, je perd ma capacité d'aimer, de me représenter.

Exemple: Polyphème que tue Personne

L'épisode de la caverne du Cyclope illustre bien l'irreprésentable du traumatisme. Polyphème est traumatisé par Ulysse qui lui crève son œil. Pourtant il reste aveugle à ce qui l'a aveuglé: Ulysse reste caché, ou plutôt semble n'être «rien». Ulysse s'étant présenté comme étant «Personne», Polyphème ne parvient pas à rallier les autres Cyclopes pour l'aider à débusquer Ulysse et ses compagnons qui se cachent dans la caverne. «Pourquoi cries-tu ainsi, que t'est-il arrivé», ont demandé les Cyclopes. «Personne me tue» répond Polyphème. Alors les Cyclopes ont répondu: «Si personne ne te fait mal, tu dois être saoul et rêver». Les autres Cyclopes ne vont pas voir ce qui se passe dans la caverne de Polyphème, car ils ne voient même pas qu'il est aveuglé et donc qu'il ne peut voir dans sa propre caverne. Est-ce en ce sens qu'ils n'ont qu'un œil? Polyphème ne veut pas laisser échapper Ulysse et il est réduit à palper la toison des bêtes qu'il laisse sortir de la caverne. Mais Ulysse et ses compagnons ont trouvé le moyen s'attacher avec des cordes sous le ventre des bêtes (*Odyssee*, chant IX). Ainsi la conscience lorsqu'elle est agitée (saoulée) par le rêve devient aveugle à ce qui compose son monde familier (la caverne), elle ne peut rallier des formes d'attention (les autres Cyclopes dont l'œil reste intact) qui sauraient en débusquer l'étranger: celui-ci a trouvé le moyen de paraître comme n'étant «rien», ses acteurs ont trouvé le moyen d'être «personne» (pour autrui qui ne voient que la représentation et non la réalité derrière, qui ne retiennent que le sens du mot).

Ainsi protégés par l'anonymat, ils se terrent dans l'obscurité. Ils sortent de la caverne en se liant si étroitement aux bêtes (condensation) qu'ils ne peuvent en être distingués.

C'est ainsi que le trauma parvient à rester contemporain, toujours «à côté»de la conscience, toujours atemporel et présent. Verbaliser c'est inscrire l'événement dans le temps: Freud croit que la verbalisation produira enfin ce que la mémoire n'a pas su faire: produire une représentation qui se substitue à l'événement. Alors le langage est le lieu où peut s'actualiser le virtuel, s'accomplir le différé. Telle est l'efficacité de la représentation qui, selon la définition hermétique, montre en cachant, et cache en montrant. La parole accueille l'événement, comme si on pouvait enfin (re)vivre l'événement et ainsi l'épuiser. Le langage (à la façon d'un système psychique plus fort que le système individuel) devient le lieu même d'une expérience qui ne pouvait prendre place autrement.

Le névrosé prend ses représentations pour des réalités tandis qu'il déréalise le réel⁸. Ainsi la psychanalyse entend soigner le névrosé sans démentir la croyance du névrosé en la réalité de ses représentations, en utilisant même cette croyance. Quand toute représentation serait portée par une inhibition névrotique, il s'agit d'utiliser le leurre commun que le langage est un **lieu d'expérience, un lieu d'actualisations**, afin de résoudre l'inactualisé. Quand nous pourrions mettre la douleur traumatique et son refoulement **à épreuve dans la parole**.

L'analyste utilise la croyance délirante pour inverser ses effets, mais il n'a pas éradiqué la croyance, — et surtout la croyance que nos projections, devenues autonomes, peuvent interagir: lorsque les fantômes parlent aux fantômes. Ainsi du transfert qui, d'abord formation pathologique, devient l'allié le plus puissant du travail thérapeutique⁹. La nécessité de faire usage d'un leurre des représentation apparaît plus clairement lorsque l'on fait le constat du caractère substitutif de toute représentation. La philosophie

⁸. Totem et tabou, p.102.

⁹. « Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora) » Cinq psychanalyses. Trad. M.Bonaparte & R.M.Loewenstein, PUF, 1975, p. 88.

moderne, depuis Descartes, prend pour point de départ la conscience qui se comprend, qui revient à elle-même dans une belle circularité. Avec Freud on accepte bientôt qu'elle puisse être criblée par des irrptions du bas-fond, par la trouée de l'inconscient. Difficile acceptation que la conscience est d'emblée constituée par des travestissements.

Schéma: l'ancrage de la méconnaissance

Nous trouverons, dans le schéma qui suit ainsi que dans ceux qui suivent, un exposé qui réécrit parfois certains aspects théoriques de la doctrine afin de favoriser une discussion philosophique sur la communication et l'expérience chez Freud. Cette approche constitue une mise en perspective de la théorie freudienne qui nous a paru préférable que de multiplier les renvois à la littérature philosophique qui commente la psychanalyse. Nous croyons ainsi rejoindre un projet de la psychanalyse qui, par des schémas intersubjectifs, qui relèvent du fantasme théorique, tente de dépasser les dualismes anciens: représentation/réel, conscience/inconscience, langage/biologie, La philosophie classique s'est en effet développée autour d'un axe de redoublement:

esprit (haut)	pensée (centre)	mot	représentation dispersive	présent &c
corps (bas)	monde (périphérie)	chose	présence monolithique	passé &c

Une lecture de Freud, qui fait de l'inconscient une rationalité cachée, qui fait de la libido un ordre immanent — ne fait que perpétuer les anciens dualismes philosophiques. Il ne s'agit pas d'introduire un nouveau déterminisme: la représentation sur le réel, l'inconscient sur le conscient, le passé sur le présent, &c. Il s'agit de perturber ces dualismes par l'indécidabilité de l'inconscient. La deuxième topique (Moi-Surmoi-Ça) introduit une démarcation moins nette entre l'*Ics* et le *Cs* et ouvre déjà vers une schématisation à plusieurs sujets. Il s'agit de souligner le caractère toujours sériel, déplacé, métaphorisé, indécidable de la représentation inconsciente. A la limite, toute

représentation serait à la fois «hautement organisée », conforme au système *Cs* , au service d'un régime des identités, et tout à la fois contradictoire et inconsciente¹⁰.

Le modèle platonicien nous a laissé le fantasme d'une transparence entre les esprits et aussi entre les esprits et les choses lorsque l'esprit saisit l'idée. Contre cette transparence, les parties matérielles font obstacles, constituent une opacité irréductible. La psychanalyse insiste sur le fait que toute communication passe par des relais corporels, la pensée se rapporte à la pensée en passant par les impressions sensibles. C'est pourquoi le rapport à mes propres désirs et croyances est entaché de méconnaissance, laquelle rejaillit dans mon rapport à l'autre.

Si la méconnaissance que j'ai de moi-même affecte mon regard sur l'autre; la méconnaissance que j'ai de moi-même est **ancrée** par le regard de l'autre, qui ne se connaît pas davantage. Ainsi 1- Le sujet n'a pas de rapport immédiat à lui-même, il se perçoit en fonction de ses désirs et croyances. 2- Le sujet projette ses désirs et croyances (et pas seulement l'idée que l'on s'en fait) sur l'autre afin de le comprendre. 3- Le sujet n'a pas de perception directe des désirs et croyances inconscientes de l'autre. Une faille, un pli dans l'espace intersubjectif interdit à *Cs1* de se rapporter directement à *Ics2*. 4- La méconnaissance que nous avons de nous-même (de nos désirs et croyances) rejaillit dans notre rapport à l'autre et trouve son ancrage (est renforcée, objectivée) par la méconnaissance que l'autre a de lui-même (de ses désirs et croyances).

Moi	<i>Cs1</i>	2		<i>Cs2</i>	Autruï
			3	4	
	<i>Ics1</i>	1		<i>Ics2</i>	
	désirs, croyances				

¹⁰. « parmi les rejetons des motions pulsionnelles *Ics* [...] il en est qui réunissent en eux les déterminations opposées. D'une part, ils sont hautement organisés, exempts de contradictions, ils ont exploités tout acquis du système *Cs* et, pour notre jugement, se laisseraient à peine différencier des formations de ce système. D'autre part, ils sont inconscients et incapables de devenir conscients. » In « L'inconscient », Œuvres complètes. Psychanalyse. XII. 1913-1914, PUF, 1989, p. 229.

L'inconscient ce n'est pas seulement les désirs et croyances inavouées, c'est la méconnaissance du fait que je vois l'autre dans la méconnaissance que j'ai de moi-même. Mon aveuglement sur moi-même fait spécifiquement retour dans l'idée que je me fais de la méconnaissance de l'autre envers lui-même. C'est l'ancrage de la méconnaissance de soi, son objectivation par le regard d'autrui.

L'illimité dans le langage

Parler ce n'est pas seulement choisir entre les représentations, c'est se confronter à ce qui rend ces représentations possibles, c'est se confronter à ce qui nous définit comme animal symbolique. Il ne suffit pas de décrire les mécanismes de substitution sous-jacents, de retracer les chaînes associatives qui constituent les relais secrets du rêve et de la parole. Faire sens ce n'est pas choisir un parcours dans un univers de la langue où tout aurait déjà été dit. C'est ouvrir un possible de signification pour aussitôt le fermer, le ponctuer. Faire sens c'est un choix de sens possibles, c'est surtout la fermeture de l'illimité du langage.

Il semble que l'irrationnel (le rêve, l'acte manqué, ...) est en fait gouverné par une rationalité cachée. Mais le psychanalyste ne peut «expliquer» au fou sa folie. Il convient plutôt d'instaurer chez l'analysant un travail d'improvisation, d'association, ... où il prend la mesure de l'importance des représentations dans nos vies, dans sa vie, — en quoi ces représentations s'articulent entre-elles dans l'illimité du langage.

Nous croyons que notre bien être dépend de notre adaptation au monde rationnel, concret et pratique, qui nous entoure. Nous omettons d'éprouver en quoi nous sommes habités par l'irrationnel en nous et autour de nous. Le psychanalyste ouvre la boîte de Pandore, il faut également savoir la refermer. Si elle a tous les dons elle recèle aussi les «pires démons¹¹ ». Ainsi la catharsis n'est pas seulement une empathie, la souffrance de voir l'autre déchiré, c'est vivre ses propres émotions en croyant que ce sont celles de l'autre. Tout comme on reçoit notre message de l'autre sous une forme inversée, nous

¹¹. « Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora) », p. 82.

recevons nos émotions en passant par l'autre. Nous ne saurions éprouver, penser, .. si ce n'est par l'autre. Voilà ce qui ouvre l'illimité. La relation analytique ouvre à nouveau l'espace transférentiel qui rend possible les identifications cathartiques.

Selon Freud, là où la conscience produit une illusion de transparence, une prétention de tout-penser, elle n'y parvient qu'à toujours se rapporter à l'impensé. Les philosophes du dix-septième siècle disaient que l'esprit a son siège dans le corps, — ainsi la pensée a son siège dans l'impensable. Le langage est le produit d'un rapport à l'indicible et pourtant on ne dira pas assez le fantasme d'exhaustivité qui porte la parole et la pensée vers sa limite. Mais c'est bientôt cette expérience de la limite qui permet une saisie du réel.

Chez Kant, la pensée se prend elle-même comme objet pour réfléchir ses propres déterminations. L'expérience de sa finitude provoque ce retour de la pensée sur elle-même, mise en abyme de l'esprit dans une infinitisation spéculaire. Freud récuse l'immortalité de l'âme (ou encore de l'humanité), il récuse l'autonomie d'une conscience sublimée dans son désir d'éternité. Pourtant, parce qu'il tente de penser l'expérience d'une pensée qui rencontre sa limite, il nous rend impatient envers toute définition de la conscience qui fait de celle-ci un système limité, un ensemble de paramètres dont les interactions seraient prévisibles.

Chez Kant, l'entendement, qui n'est plus alimenté par des représentations sensibles, trouve dans ses propres moments des images à combiner. Ses contenus deviennent des formes qui peuvent évoquer de nouveaux contenus, qui deviennent à leur tour des formes pour évoquer plus avant de nouveaux contenus, — selon une expérience sérielle qui sera reprise par Hegel comme poésie, par Peirce comme interprétance. C'est ainsi que, de la façon la plus inattendue, bien qu'il ait refusé une autonomie de la pensée pure, Freud a renoué avec le procession d'une pensée pure, dans sa conception du système psychique. En fait la pensée pure est déjà en nous, elle est auto-engendrement sublime, auto-

référentialité poétique: il semble que *les représentations se parlent*, dans une autonomie des représentations.

L'analyste laisse l'analysant *s'agiter dans le vide*: c'est ça la spécificité de ce rapport ; créer le vide qui permet de re-virtualiser la conscience. Freud propose l'inconscient comme fiction¹²: c'est le vide dans lequel il peut développer sa pensée. Ou encore la psychanalyse comme **fiction qui crée un vide**: dans ce vide le sujet peut s'inventer, se refondre et ne pas seulement choisir parmi des postures prédéterminés. Car notre existence est d'emblée fondée dans la fiction.

Comment un savoir, qui ne reconnaît pas la place centrale d'un Sujet préconstitué, peut-il prétendre se constituer à partir d'un sujet de savoir, un sujet de la science ? Freud inaugure une scène de (l'im-)pensée qui est à la fois un vide où le sujet peut éprouver la virtualité de ses représentations; la théorie qui ne cesse de s'interroger comme fantasme. C'est ainsi que le texte freudien requiert une lecture/écoute particulière: le sujet n'est pas donné d'emblée, l'objet dont il est question n'est pas explicite.

Lecture herméneutique, écoute psychanalytique

L'inconscient apparaît comme un tiers exclu qui fait retour et défait les oppositions binaires de la philosophie classique. Freud permet de dépasser les dichotomies intérieur/extérieur, langage/réel, représentations/monde, âme/corps, &c Pourtant la philosophie cherche à se donner un développement autarcique, se refuse de penser avec des notions qui ne seraient pas d'emblée philosophiques ou qui ne possèderaient pas une pureté scientifique. Aussi se refuse-t-elle de se laisser saisir par des questions qui naissent en psychanalyse, en littérature et dans les arts.

Il y a en effet une pratique du doute et du soupçon que la forme platonico-hégélienne a voulu étouffer. Ce doute récuse la conscience comme lieu d'apparition de l'absolu et de l'affirmation de la vérité à soi. La philosophie reconduit le fantasme d'une pure pensée qui se passe de tout langage et du corps. Dans sa hâte de se totaliser elle-

¹². La Science des rêves, p.488.

même, elle devient négation de la vie. Une lecture symptomale de la philosophie fait apparaître que celle-ci *signifie* (la négation) l'inverse de ce qu'elle veut *dire* (l'affirmation de l'être).

Le développement théorique de la notion d'inconscient individuel en psychanalyse se heurte d'emblée à l'inconscient de la philosophie elle-même: c'est la nécessité pour la philosophie, et pour la pensée, de se déployer dans un langage, c'est aussi les limites de ce langage. Les lapsus et ruptures du discours ne révèlent pas une vérité extra-linguistique mais les limitations, — une violence symbolique. Ainsi la lecture et l'écoute doivent faire remonter dans le langage cette violence même par laquelle le langage est possible, elle doit également mettre en évidence le **désir** qui porte le langage, quand parler, écrire et penser ne prennent place que dans un espace tissé par le Désir.

Ainsi, débusquer l'inconscient ce n'est pas trouver un contenu refoulé derrière chaque représentation, ce n'est pas mettre à jour une autre représentation, mais c'est élucider la part occultée de nos représentations. L'inconscient c'est la part occultée de la constitution de nos objets. Quand la conscience diurne, nos pensées sont totalement tributaires de cette dynamique où les investissements libidinaux de l'*Ics* sont refoulés, quand des représentations sont dés-investies, ou servent à des contre-investissements. L'inconscient c'est aussi le processus même par lequel la signification advient, quand la dynamique des traces mnésiques subsiste en chaque objet, en chaque signification ainsi extraite. Selon la symbolisation freudienne, les représentations d'objet résultent d'un couplage entre un ensemble de traces acoustiques (représentations de mots) et un deuxième ensemble de traces à prédominance visuelles et kinesthésiques (représentations de choses).

	<i>Moi</i>	Rep-objet	<i>Cs</i>
<i>Surmoi</i>		Rep-mot	<i>Pcs</i>
		Rep-chose	
	<i>Ça</i> — Représentant du représentant		<i>Ics</i>

— Représentant
de la pulsion

— Pulsion

Ainsi la genèse du langage reste contemporaine à chaque production de ce langage. Cette origine est occultée, soumise à un refoulement originaire: occultation du processus de symbolisation **et de ce qu'il en coûte**.

Faire langage de tout

L'herméneutique contemporaine apparaît dans cette perspective comme un exemple précieux de pensée qui, dans une réflexion sur la méconnaissance, ne s'est pas donnée pour tâche première l'éradication du non-dit et du non-pensé. «Tout le penser est porté à lui-même par le non-pensé»: — c'est ainsi que Heidegger peut lire Kant, pour ressaisir ce que Kant donne à penser à travers ce qu'il dit, soit ce qui devient pensable à partir de ce qu'il a pensé et dit.

L'interprétation ne doit pas uniquement découvrir un sens caché, une raison sous-jacente, — elle doit provoquer l'**irruption de l'indéterminé** dans un monde qui ne dépasse pas la mesure de nos désirs et de nos attentes. Car cette indétermination majeure est toujours niée : avec chaque prise de parole se produit une éradication de l'indéterminé, s'inscrit l'univocité du rapport social. Le sens est l'effet d'une détermination de l'énoncé, d'un arrêt de la signifiante. Inversement, l'illusion d'un sens propre de l'énoncé permet que s'y tresse d'autres langages.

Car le langage et donc le sens ne peuvent advenir que dans le cadre d'un rapport à autrui, c'est une présence partagée qui rappelle le déploiement du rapport mère-enfant dans lequel ce dernier est appelé à **incarner** ses propres émotions. Dès que je cesse de souffrir et d'aimer j'arrête d'exister. Cette articulation de l'existence dans les affects fonde un langage pré-symbolique. Dans une lecture herméneutique, comme en psychanalyse, il s'agit d'ouvrir dans le langage le procès de l'énonciation, de l'infiniter afin qu'advienne en celui-ci l'expérience de la limite, de la violence, du corps. Il s'agit de

faire de la pratique du langage une expérience de la finitude, soit aussi une expérience des violences et des désirs sous-jacents à l'organisation du sens. Il s'agit d'entendre ce qu'il signifie plutôt que ce qu'il dit. Car il y a tout ce qui, en se disant, bien que limité, laisse dire autre chose, et doit donc être tout de même écrit et parlé.

Voilà toute la specularité de l'esprit selon Descartes: la conscience est miroir dans lequel on se rapporte à l'intimité de soi-même, comme miroir qui se contemple lui-même. Avec Freud cette specularité n'est plus possible: le sujet ne peut se donner ses pensées à lui-même, il doit passer par l'autre. Car la pensée requiert ce détour, elle doit passer par l'autre pour se rapporter à elle-même. De plus, une volonté profonde de signifier remonte en chacun, **fait langage de tout**, — dont les syntagmes sont tour à tour des récits de rêve, des fragments de la mémoire infantile, des justifications immédiates, des symptômes du corps, ... Ce langage trouve ses éléments tantôt en nous-mêmes et tantôt chez autrui.

Une algèbre des représentations

Substitutions, variabilité, polyvocité

Freud s'intéresse au mouvement des représentations dans le psychisme, qu'il voit comme **séries** de substitutions, séries ouvertes dans leurs extrémités, qui ne se limitent pas aux représentations propres à l'individu. Ce qui le conduit à décrire les processus qui fondent notre culture et assurent la puissance des représentations, comme chaînes associatives. Il retrouve ces mêmes processus dans le langage et dans le rêve¹³.

Comme le disait Vico — tout a déjà commencé par des métaphores, les poètes ayant inauguré le langage en substituant des usages inusités aux usages usités ? La substitution métaphorique d'un usage courant (sa1) par l'inusité (sa2) place le courant au rang de signifié. Le renvoi de mot à mot (sa2—sa1) se trouve éliminé quand il semble que l'inusité renvoie directement, avec une expressivité plus grande, à la chose désignée (sa2—sé). Les mots peuvent dire les choses en multipliant des renvois vers d'autres mots

¹³. Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient. Trad. D.Messier, coll. Folio, Gallimard, 1992, 321-22.

(sa-sa). Le déplacement, la métaphore, le mouvement des représentations... tout cela indique un glissement intra-linguistique du signifiant qui produit à la fois la prégnance (ça dit quelque chose) et l'illusion référentielle (quelque chose qui est hors du langage).

sa2	sa1	sa0
—	x —	x —
sa1	sé/sa0	..

Freud suggère que la polyvocité est au cœur de la signification,¹⁴. Les poètes créent de nouvelles images, ou plutôt ils rendent aux images leur poly-vocation. Car l'inconscient relève davantage d'une variabilité des lectures (du rêve, du propos dans la cure, ...) plutôt que de la découverte d'un sens qui serait à la fois déjà constitué et secret.

Nous restons «habités» par nombre de choses entendues, lues ou encore aperçues au cours de la journée. Le travail nocturne réactive ce matériel rejoue les associations sous-jacentes à la production du sens, à la construction de l'intelligible. Car l'inconscient utilise les restes diurnes¹⁵, les représentations résiduelles. Il met en jeu les scories du sens mais aussi le non-sens¹⁶: à l'ordre platonicien des catégories il oppose l'indécidable. C'est ainsi qu'un interdit structurel fait obstacle à une conscience de la machinerie interprétative (de construction de sens) et de tous ses relais représentationnels. La polyvocité ouverte dans l'interprétation reste inconsciente, elle réapparaît par rémanence (à cause de l'«énergie que les restes diurnes possèdent encore¹⁷ ») dans le sommeil. L'interdit structurel vient coïncider avec l'interdit du refoulement.

Ruptures d'enchaînement et béance du Désir

Que cela soit une série de substitutions dans le rêve, une incrémentation des interprétants dans la constitution (sémiotique) du sens, une articulation métaphorique

14. Cf. Délire et rêves dans la «Gradiva», p. 175.

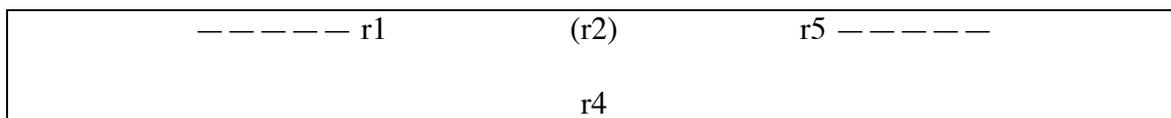
15. Le mot d'esprit, p. 298.

16. Le mot d'esprit, p. 315. « Le non-sens, l'absurdité [...] ont été admis intentionnellement par le travail du rêve », p. 314.

17. Le mot d'esprit, p. 298.

dans un glissement des représentations en perte de réel, — il s'agit toujours d'une algèbre des représentations dans laquelle nous voulons penser la continuité des transmissions, et aussi les discontinuités par lesquelles s'inscrivent néanmoins l'intransmissible et l'irreprésentable.

Dans une chaîne métonymique formée par la succession des représentations, r2 devrait succéder à r1, mais r2, «par suite d'une ressemblance¹⁸» évoque de trop près [r3], une représentation refoulée qui constitue un attracteur capable de faire dévier l'enchaînement des représentations. Alors r2 sera remplacé par r4 (substitution métaphorique) qui maintient le lien associatif avec r1, qui fait écran contre r3 ou encore se condense avec celui-ci ($r2 + r3 = r4$), et qui permet le raccord métonymique [r5] dans une continuité rétablie. Il s'agit de résoudre un conflit des représentations, de maintenir la continuité du discours, mais aussi la continuité du sommeil à laquelle tend le désir de dormir¹⁹. Certes, [r3] n'est pas nécessairement une représentation bien définie, c'est parfois une représentations-métis, qui possèdent toutes les qualités pour faire partie de la conscience: le fantasme est comme une raison qui pourrait s'imposer dans la réflexion mais qui doit rester sous le seuil de la conscience²⁰. C'est aussi une ambivalence, un indécidable, soit le non-sens du Désir. Le Désir trouble la pensée, laquelle ne maintient sa continuité qu'au prix de substitutions et de travestissements. On ne saurait évoquer de près ou de loin ce qui touche au Désir sans être perturbé dans son langage et dans ses représentations. Toute pensée n'est-elle pas originellement travail substitutif contre le Désir ?



18. « Une déviation par suite d'une ressemblance est rendu possible par l'existence, au-dessous du seuil de la conscience, d'un mot analogue, qui n'était pas destiné à être prononcé. C'est ce qui arrive dans les substitutions. » Meringer & Mayer cités par Freud, « Les lapsus », chap. 5 Psychopathologie de la vie quotidienne. Trad. S.Jankelevitch, Payot, 1988, p. 65.

19. Le mot d'esprit, p. 298.

20. L'inconscient, p. 229.

[r3]

En fait, toute représentation repose sur un substrat mnésique et sensoriel: soient des qualités qui troublent la pensée²¹. Toute qualité trouble la pensée, mais sans qualité point de processus, alors le système psychique met en jeu des résidus: les qualités à dose homéopathique. Le désir refoulé constitue un attracteur qualitatif, dont la proximité rompt la parole. En fait le discours tout entier est une construction arc-boutée sur le gouffre du Désir, sur «l'abîme de l'*Ics* ²² ».

Le discours, porté par son économie résiduelle, se tient toujours à distance des qualités qui le troublent. La continuité de parole requiert de se maintenir dans des registres familiers. L'espace de la pensée comprend ainsi des régions immenses où l'on peut aller de tout côté sans rencontrer d'obstacle, sans approcher des attracteurs qui ne manqueront pas d'infléchir notre trajectoire, à la façon des gouffres sidéraux d'où la lumière ne revient pas. Ainsi le rire nous signale la proximité de ces attracteurs, il traduit un trouble, une déstabilisation, une perte de continuité²³.

Schéma: la communication d'*Ics* à *Ics*

Ce que nous appelons communication verbale n'est que la partie apparente et manifeste d'un processus complexe et profond dans lequel nous sommes engagés à notre insu. Les expériences de soi sont des états de la conscience, des états de la personne — or il ne peut y avoir de communication directe des expériences de soi. La jouissance est indigne, interdite. Communiquer ses expériences de soi c'est inviter l'autre à entrer dans un certain rapport à lui-même. C'est l'inviter à s'orienter en lui-même, vers un certain rapport à lui-même.

21. « Les processus de pensée sont en eux-mêmes dépourvus de qualité; l'agréable et le désagréable qui les accompagnent sont, en effet, freinés parce qu'ils pourraient troubler la pensée. Pour donner une qualité à ces processus, l'homme les associe à des souvenirs de mots dont les résidus de qualité suffisent à appeler l'attention de la conscience et à obtenir par là une nouvelle occupation mobile. » La Science des rêves, p. 502.

22. L'inconscient, p. 228.

23. Cf. Le mot d'esprit, p. 307, n.1.

Certes la parole requiert une expression linéaire et discrète de ces états internes comme phénomènes analogues et exhaustifs. Il semble alors que j'échange avec autrui pour modifier mes états internes. Parler n'est plus qu'un prétexte pour segmentariser mes états de conscience, afin de me donner prise sur celui-ci et de passer d'un état à un autre.

Freud préconise une communication d'*Ics* à *Ics*, quand la communication consciente n'est plus qu'un prétexte. «Il est très remarquable que l'*Ics* d'un être humain, le *Cs* étant contourné, peut réagir à l'*Ics* d'un autre²⁴.» La compréhension consciente (*Cs2*) n'est donc que la ponctuation d'une communication qui engage les états de la personne.

La communication s'apparente à l'expérience schizoïde, lorsque nos lectures conscientes (d'autrui, de soi, ...) et nos modifications d'états se contredisent. A la différence de l'enfant, l'adulte pourra ignorer ces modifications pour ne retenir que les aspects déclarés, il conservera un savoir inconscient de ses états internes et des modifications qu'ils provoquent chez l'autre sans se donner accès à ce savoir.

Il s'agit ici de schématiser, dans le champ intersubjectif, l'émergence des états discernables et finalement d'une expérience de soi. Soit donc de rappeler que: [1] - Les états sont en premier lieu des modifications de la subjectivité. Comme expression de soi, ils se ressentent de la discontinuité du moi à l'autre. [2] - Ce n'est que lorsque ces états (de la conscience, de soi, de son corps) sont devenus des entités autonomes (discrètes) qu'ils deviennent transmissibles et cessent d'appartenir, semble-t-il, à une subjectivité singulière.

La socialisation des individus, l'élargissement des échanges inter-individuels à conduit à cette réification des moments de la subjectivité, qui paraissent posséder une existence autonome, qui semble échapper à l'ambivalence et à l'indéterminé. Ces états discrets procèdent d'une segmentarisation de la conscience, quand **celle-ci semble**

²⁴. L'inconscient, p. 232.

posséder ses contenus (idées et émotions) et ne plus appartenir à un tissu intersubjectif traversé par des déterminations historiques et culturelles.

	□Moi	Autrui□
discret <i>cérébral</i>	<i>Cs</i> □ 2	3
analogue <i>affectif</i>	1 <i>Ics</i> □	4

L'apparition du moi résulterait d'une discontinuité dans l'espace inter-subjectif et d'une discrétisation des états. En effet, les oppositions intérieur/extérieur, conscient/inconscient, moi/l'autre, sujet/objet, ... reposent sur une partition (verticale) entre des [1] — processus mentaux (analogues, ambivalents, atemporels, non-sequencés, ...) non-socialisés; et des [2] — processus (discrets, mono-valents, issus d'un sujet autonome, produisant un sens déterminé, édifiant un réel référé, ...) socialisés (appartenant à un champ non-clivé entre le moi et l'autre). Cette partition procède d'un double registre, quand la pensée dans le langage côtoie sa forme pré-sémiotique, quand l'activité psychique centralisée dans la conscience côtoie une activité psychique affective et somatique.

Schéma: l'espace clivé

La disparité *Cs-Ics* a toujours été fonction de l'écart entre moi et l'autre. Le monde psychique n'est pas une distribution d'entités distinctes, d'acteurs psychiques ayant une existence autonome. C'est un plan relationnel plissé par la double tension moi-autre et *Cs-Ics*. Il faut se mettre à l'écoute des écarts à partir desquels se donne l'apparaître de ces entités.

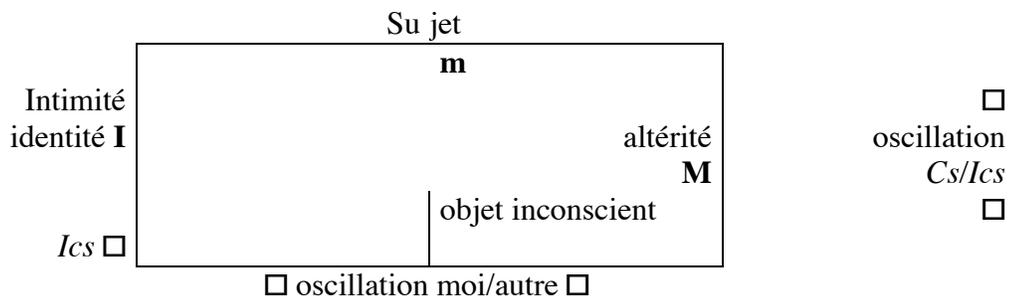
Le rapport à soi passe par des relais inconscients. La méconnaissance de soi rejaillit dans notre perception de l'autre. Et vice-versa. Le parcours sur le plan permettent de reconnaître des cycles et leur répétition, il révèle que celui-ci est plissé en raison des sauts

et discontinuités. Ce sont les chutes dans le parcours qui nous amène à réifier des pôles du plan comme entités autonomes.

courage	amour	mania	cérébral	&c
peur	haine	dépression	affectif	&c

Dans le système psychique, les sous-systèmes *Cs* et *Ics*, le moi et l'autre, ne sont pas des entités distinctes mais plutôt des polarités dans un **espace intersubjectif clivé**. La subjectivité apparaît alors comme parcours motivé par une double oscillation: l'oscillation entre soi et autrui est déportée par une oscillation entre le système *Cs* et le système *Ics*. L'espace intersubjectif n'apparaît que s'il y a clivage, n'est perçu qu'à travers ses oppositions, ou ses positions extrêmes. Autrement dit, les oppositions ne sont pas des entités autonome et distinctes mais des extrêmes dans un continuum.

Le trajet qui part du *Cs* -Moi (collusion traditionnelle où je dépose mon identité dans ma conscience, [voir schéma, coin supérieur gauche]) s'achemine vers le Autrui—*Ics* (la prise en compte d'autrui révèle la dimension de l'inconscient, [coin inférieur à droite]) et révèle une tension et finalement une rupture de la subjectivité. Faute de faire coïncider le sujet avec un moi autonome nous devons considérer des parcours dans un espace intersubjectif.



Le solipsisme est sans ruptures mais, faute d'altérité, manque le Moi. Le sujet croit développer une réflexivité pure et transcender le champ intersubjectif qui soutient la

pensée. Le solipsisme ne peut tenir compte de l'objet de désir comme discontinuité dans un espace intersubjectif qui met sous tension, et en position, les objets fondamentaux et l'idéal du moi.

La structure du sujet

Dans la visée philosophique, le sujet entend se rapporter directement à l'Autre. La psychanalyse fait valoir que le sujet ne s'y rapporte qu'en traversant une structure (la forme du langage, de la conscience, de la culture, du monde, ...). Le rapport du Moi Idéal et des objets fondamentaux est déterminé par une structure symbolique dominée par la place de l'Autre.

La pensée classique part d'un sujet pour réfléchir sur la perception, la mémoire, le sens, etc. La pensée freudienne explique la subjectivation comme parcours dans un univers symbolique structuré. 1- Pour Descartes le rapport à soi, la donation auto-réflexive de la pensée est préalable à tout particularisme culturel. En fait cette auto-génération cartésienne du moi est imaginaire, l'expérience d'une pensée auto-nome est délirante. 2- Le sujet n'est pas constitué de façon préalable à ses objets, lesquels sont toujours partiels et imaginaires par rapport à l'objet idéal (dont le paradigme serait le rapport fusionnel avec la mère). 3- Le rapport aux objets de désir s'établit dans la visée d'un objet idéal. 4- Le sujet n'est pas constitué de façon préalable aux images qu'il se donne de lui-même, 5- lesquels s'inscrivent en l'imaginaire par la visée d'un moi idéal. 6- De plus les objets de désir sont fonction des images spéculaires, (tout comme le moi idéal serait fonction de l'objet total). 7- Le rapport aux objets et aux images du moi est fonction du rapport (spécifique à chacun) à la Parole, à la Loi symbolique: l'Autre, — soit notre univers symbolique avec ses contraintes culturelles, ses scénarios psychopolitiques et ses représentations dominantes.

Le symbolique est le *continuum* représentationnel où le Sujet barré, ses objets, ses idéaux, sont des représentations (sans apparaître comme telles au sujet). Le narcissique, le névrosé ne parvenant pas à échapper à la triangulation imaginaire qu'il dessine dans cet

espace symbolique. Quand il semble qu'au-delà de l'imaginaire il y a le réel, qu'au delà des représentations télescopées il y a la chose représentée (qui se représente elle-même et vient ainsi mettre un terme à la visée représentationnelle). Alors qu'en fait il s'agit toujours du «réel»tel que construit dans le symbolique.

Il faut rappeler la place du fantasme, la place de l'interprétation et aussi l'inscription dans le symbolique: quand je ne suis pas déjà un **sujet** (de l'énonciation) avant de m'inscrire comme *je* dans la chaîne verbale. La cure psychanalytique étant le lieu d'une subjectivation qui permet de prendre la mesure du rapport au symbolique.

La construction des fantasmes

La polyvocité, les substitutions, nous permettent de comprendre l'activité fantasmatique plus large qui produit les scénarios spécifiques des fantasmes diurnes, ou encore des fantasmes apparents dans le rêve. En effet, les récits qu'on raconte à l'enfant interagissent avec les «récits»qui constituent sa vie psychique: il entend ces récits à partir de ces «récits»premiers, les uns réécrivant les autres.

Dans «À partir de l'histoire d'une névrose infantile », on voit comment les contes pour enfant auxquels est exposé l'homme aux loups dans son plus jeune âge, sont des constructions fantasmatiques qui interagissent dans un même espace psychique avec les fantasmes diurnes, subliminaux, de désir inconscient, originaires, etc. — Tous ces fantasmes entretiennent des rapports de symbolisations réciproques, constituent des interprétants l'un pour l'autre, Ce sont des histoires qui se réécrivent les unes les autres, qui ont le pouvoir de gouverner nos modes conscients de nous représenter.

Toute activité psychique prend à partie un matériel archaïque dans sa façon de «représenter»l'actuel. Elle prend à partie des éléments actuels dans sa façon de scénariser le passé. En décrivant l'activité fantasmatique profonde, Freud montre comment la conscience humaine participe du mythe dans son fonctionnement même. Le mythe est une façon pour le système psychique de se représenter lui-même dans ses opérations, — soit pour l'humanité de se représenter elle-même.

Dans le cas de l'*Homme aux loups*, on peut se demander comment une boutade innocente du père «je vais te manger» ou encore une réprimande de la bonne serait devenue une menace d'agression homosexuelle. Il faut se rappeler que le système psychique de l'enfant tient davantage de l'enfer fantasmatique que du paradis angélique. Les passions, violentes et contradictoires, viennent mobiliser des matériaux représentationnels, des scénarios imaginaires, des traces mnésiques, — selon des édifices associatifs qui paraîtront fortuits, trop complexes, cryptés, mais néanmoins effectifs.

La maladie mentale n'est pas causée par l'apparition de certaines représentations: peur d'être châtré, vue du coït parental, peur d'être détruit de l'intérieur par ses excréments (masochisme anal), peur d'être mangé, identification du père au loup dressé et menaçant, peur d'une agression anale corrélative à la castration, ... Pour Freud c'est le **conflit entre les représentations**, entre une représentation (fantasme d'agression paternelle) et sa contre-représentation (réactivation de l'auto-érotisme génital), qui est la cause de la névrose infantile.

La réalité déplacée

La topique freudienne *Cs-Pcs-Ics* s'est révélée précieuse pour penser la symbolisation, mais elle est réduite à penser la pathologie comme trouble relationnel, blocage, ..., entre des instances psychiques normales. Il s'agit maintenant, c'est l'audace de Freud, de lire ces instances dans le contexte des grandes formations psychopathologiques (la tension névrose/perversion d'abord, la psychose ensuite).

La satisfaction dans l'imaginaire

Le système psychique refoule les stimuli qui provoqueront un inconfort extrême²⁵. Les stimuli non-refoulés s'introduisent dans le système, mobilisent celui-ci sous forme

²⁵. Cf. « Formulations concernant les deux principes du fonctionnement mental », voir Standart Edition of The Complete Psychological Works of Sigmund Freud (James Strachey ed.), XII, p. 218-226.

d'excitations qui se cristallisent dans des représentations. Ainsi les représentations sont surdéterminées par les nécessités de l'équilibre cognitif.

Ce qui distingue les représentations (selon qu'elles sont surdéterminées par le principe de plaisir ou le principe de réalité) c'est le mode d'amortissement de l'excitation qui les porte. L'excitation est toujours en excès par rapport à la représentation qu'elle porte. Dans le principe de plaisir, l'excitation s'amortit dans le corps par une dépense auto-érotique. Alors que dans le principe de réalité, l'excitation s'amortit dans une action, laquelle modifie nos conditions matérielles. Dans un cas la représentation est une satisfaction en soi, dans l'autre elle est un moyen pour produire cette satisfaction.

Le problème d'une telle schématisation c'est qu'on suppose que le système psychique reconnaît déjà ce qui est réel et ce qui ne l'est pas. Afin de rendre compte de cette connaissance du réel, qu'il présuppose dans l'activité du principe de plaisir et du principe de réalité, Freud choisit de réinvestir théoriquement la notion du moi, ce qu'il peut faire d'autant qu'il aura exprimé le moi comme élément structurel dans le symbolique, comme système dans une topique. En effet, Freud renverse la perspective, ce n'est plus l'inconscient qui cherche à actualiser ses représentations, c'est le système du *moi* qui va au-devant des stimuli²⁶ «Nous avons concédé au moi qu'il puisse exercer une influence aussi profonde sur les processus qui se déroulent dans le ça et nous sommes mis en devoir de comprendre par quel moyen devient possible ce surprenant **déploiement** de force²⁷.» Dorénavant le moi est maître de l'économie interne, — sans pour autant connaître le monde. Sans le privilège d'une connaissance du monde, comment le moi peut-il prévoir le résultat matériel et social d'une action de façon à bloquer celle-ci comme moyen dans la recherche d'une satisfaction ? En fait ce blocage ne serait pas issu d'une évaluation des conséquences mais de l'activation d'un interdit. Je ne mets pas ma

²⁶. « le moi envoie périodiquement de petites quantités d'investissement dans le système de la perception ». « La (dé)négarion » (p. 225-229), in Angèle Kremer-Marietti, La Symbolicité, ou le problème de la symbolisation, PUF, coll. Croisées, 1982, p. 228.

²⁷. Inhibition, symptôme et angoisse, Trad. M.Tort, PUF, 1978, p. 8.

main au feu pour satisfaire ma curiosité car cela m'a été défendu et non parce que je prévois la gravité des brûlures. Ainsi le moi peut substituer aux satisfactions exigées par le principe du plaisir une satisfaction issue de la reconnaissance du surmoi. .

Dans une problématisation ultérieure, après avoir distingué deux principes (plaisir/réalité), Freud distingue 2 instincts (sexuel/moi). L'instinct sexuel est volonté d'éviter le déplaisir, l'instinct du moi est recherche de l'utile. Comment établir le seuil où l'on cessera de chercher son avantage dans l'imaginaire et cherchera plutôt son avantage dans l'action ? Le jugement qui doit établir ce qui est utile (et non pas seulement plaisant) est en fait un jugement qui distingue l'intérieur et l'extérieur, l'imaginaire et le réel. Sous le principe de réalité, Freud prête au refoulement des stimuli la valeur d'un «jugement».

Pour que la satisfaction dans l'imaginaire puisse paraître une satisfaction réelle, il faut supposer dans le système psychique une région où l'intérieur et l'extérieur restent indistincts. Lorsque cette indistinction est prépondérante et que les représentations du sujet (représentation plaisantes ou plaisir de représenter) sont gouvernées par l'instinct sexuel, alors c'est la névrose. Cette indistinction intérieur/extérieur conduit à la psychose lorsque l'hostilité contre autrui, inversée dans un fantasme de persécution, devient une réalité paranoïaque: on ne peut plus distinguer fantasme et réel et le fantasme de persécution devient notre réalité.

	Indistinction int./ext.	Distinction int./ext.
Satisfaction dans l'imaginaire	<p>Névrose confusion int./ext. fait rechercher satisfaction interne</p> <p>Psychose fantasme de persécution</p>	<p>Religion l'action d'aider l'humanité est sa propre récompense, elle a une valeur de renoncement avec espoir de finalité récompensée</p>
Satisfaction dans l'action	<p>Art confusion int./ext. est maintenue, la satisfaction</p>	<p>Science une représentation déplaisante permet une action</p>

fantasmée se combine à une action	satisfaisante de découverte
--------------------------------------	--------------------------------

Ce tableau ne manque pas d'étonner: il place les pathologies au même niveau que les institutions les plus importantes de la culture: l'art, la science et la religion. En fait, ces pathologies servent à définir ces institutions, elles constituent d'emblée l'espace psycho-politique dans lequel ces institutions viennent s'inscrire.

Canalisations, fixations

Selon Freud nous sommes naturellement pervers²⁸. Nous dévions (selon le tropisme sériel exposé précédemment) de nos objets préalables (acceptables et souhaitables) vers des objets sexuels toujours autres. Ce qui manifeste une mobilité de la pulsion sexuelle et une polymorphie de ses objets. Les tendances déviantes seront oubliées lorsque le développement psychologique aura canalisé cette pulsion nomade vers des objets stables: d'abord le corps propre, ensuite des objets narcissiques (qui rappellent le moi), ensuite des objets qui accusent la différence, la variété et l'altérité. Un événement infantile peut provoquer l'inscription d'une tendance libidinale sur un objet, si bien que cet objet sera toujours la cible d'un écoulement libidinal. La recherche d'objet dans le développement ultérieur restera affecté par cette recherche résiduelle. Exemple: la fixation sur le sein maternel, la fixation sur le pénis comme objet de plaisir masturbatoire pour l'enfant²⁹, ... enfin tous ces fixations comme regrets pervers viendront se combiner avec le désir sexuel ultérieur.

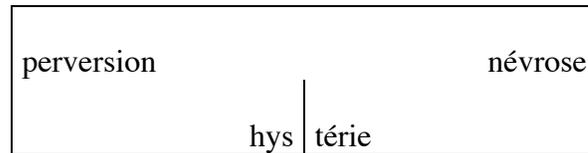
Nous avons le choix entre la perversion (objet sexuel toujours déplacé) et la névrose (inhibition contre la déviance). Parfois les deux se superposent: c'est le cas dans l'hystérie³⁰, à la fois refoulement de la sexualité et son irruption violente dans des formes

²⁸. Trois essais sur la théorie de la sexualité. Trad. B.Reverchon-Jouve, Gallimard, 1962, p. 142.

²⁹. « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans (Le petit Hans) », Cinq psychanalyses, Trad. M. Bonaparte & R. M. Loewenstein, PUF, 1975, p. 171.

³⁰. Trois essais, p. 150.

substitutives, de conversion, d'angoisse... L'hystérie constitue en effet une *zone d'hystéresis*, avec chutes et ruptures, dans le modèle oscillatoire perversion/névrose.



C'est d'emblée dans un tel schéma tensionnel fait d'oppositions, de superpositions et de ruptures d'oscillations, que nous devons reconsidérer la topique initiale, afin d'arracher l'inconscient à sa compartimentation comme partie d'un individu. De façon plus radicale, les pathologies psychiques n'apparaissent plus comme des dérèglements d'une organisation préalable, elles relèvent de ces configurations globales qui ont façonné la psyché.

Le moment psychotique, la peur panique: tout est sexe, tout est signe.

Les moments psychotiques (indistinction interne/externe, moi/autre, — comme dissolution des places dans le tissu symbolique) sont essentiels au développement de la personne, ce sont des moments incontournables de la vie psychique. La société tolère certaines désintégrations psychotiques selon certaines limites, en les associant à certaines représentations: l'amour, l'art. Cependant ces désintégrations paraissent dangereuses: par exemple, la peur de trouver un objet homosexuel provoque un reflux de la libido sur le moi et en-deça du moi, dans une désintégration du moi qui retrouve le «marais» primordial. Dès lors, la libido devenue sans objet inonde toute la vie psychique, ce qui provoque la pansexualisation redoutée par dessus tout. Contre celle-ci le refoulement massif échoue et provoque un retour hallucinatoire du refoulé.

Dans ses *Trois essais*, Freud soulève la question du rapport entre l'importance du sexuel et le développement intellectuel³¹. Plus la civilisation est évoluée plus la sexualité est déterminante: plus les représentations et les codes sont prédominants, plus les

³¹. Trois essais, p. 155 et p. 157.

particularités du développement sexuel inhérent sont mises en relief. Le cas Schreber illustre le rapport le débordement libidinal (pansexualisation) et la pansémiotisation de toute chose: lorsque les choses deviennent signes qui ne cessent de se dire et s'imposent à nous. Il semble que ce soit notre condition contemporaine: pansexualisation, pansémiotisation. Le réel devient flux sémiotique, les choses font signe et assaillent notre conscience, leurs significations s'installent dans notre conscience sans être différées par une interprétation. Représenter, interpréter: mettre à portée et en même temps différer la Présence. Dans la psychose la Présence s'abat sur nous d'un seul tenant. On voit comment chez Freud, la réalité n'est pas l'évidence donnée à une «conscience normale». Nous prenons demeure dans les grandes configurations psychiques de notre civilisation avant d'être au monde.